



Traduire

Revue française de la traduction

233 | 2015

Voyage en équipage

« Passages » : embarquement pour la traduction poétique en équipage

Nicole Ollier, Lhorine François et Joachim Zemmour



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traduire/732>

DOI : 10.4000/traduire.732

ISSN : 2272-9992

Éditeur

Société française des traducteurs

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2015

Pagination : 14-22

ISSN : 0395-773X

Référence électronique

Nicole Ollier, Lhorine François et Joachim Zemmour, « « Passages » : embarquement pour la traduction poétique en équipage », *Traduire* [En ligne], 233 | 2015, mis en ligne le 15 décembre 2017, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/732> ; DOI : 10.4000/traduire.732

« Passages » : embarquement pour la traduction poétique en équipage

Nicole Ollier, Lhorine François, Joachim Zemmour

Trois voix feront écho à l'expérience de la traduction collaborative au sein du collectif « Passages » créé dans l'équipe de recherche CLIMAS à l'Université Bordeaux Montaigne – un onglet sur le site évoque son activité. Elles seront entendues par ordre d'arrivée : d'abord la fondatrice-directrice, Nicole Ollier, puis une traductrice du collectif, Lhorine François, très présente, vivante, qui a relayé l'appel envoyé par une ancienne « passagère », et enfin un jeune docteur, traducteur professionnel chevronné, Joachim Zemmour, qui compare l'expérience collective à la pratique solitaire de la traduction. Nous avons choisi de ne pas lier ou tresser ces témoignages, mais de les laisser se répondre naturellement les uns aux autres, en toute authenticité.

Nicole Ollier, professeur à l'Université Bordeaux Montaigne, directrice de Passages

Le département d'études anglophones à l'Université Bordeaux Montaigne hérite d'une longue tradition de traduction collaborative : l'ancienne équipe de recherche G.E.R.B. abritait un collectif qui traduisait les poètes irlandais : John Montague, Patrick Kavanagh, John Hewitt, Mebdh McGuckian, Harry Clifton et des poètes anglais des années trente. Des traductions de nouvelles d'Olive Senior n'ont trouvé d'éditeur que plus tard, après leur étoffement en un véritable volume, suivi d'un deuxième, par la traductrice qui pilotait alors l'opération⁽¹⁾. Plusieurs « responsables » se sont succédé à la direction de ce collectif, parmi lesquels je fus, avec notamment la publication du *Canto d'Ulysse* d'Harry Clifton⁽²⁾, avant de recréer un collectif nommé Passages en 2007, progressivement orienté vers des littératures postcoloniales. Après

(1) Olive Senior, *Zigzag et autres nouvelles de la Jamaïque*, traduit de l'anglais par Christine Raguet, Carouge-Genève (Suisse), Zoe, 2010 ; Olive Senior, *Éclairs de chaleur et autres nouvelles*, traduit de l'anglais par Christine Raguet avec la collaboration de Martha Bazile et Josine Monbet, Carouge-Genève (Suisse), Zoe, écrits d'ailleurs, 2011.

(2) Harry Clifton, *Le Canto d'Ulysse*, éd. bilingue, dir. Nicole Ollier, Talence, Presses Universitaires de Bordeaux (France), 1996, soutien CNL.

avoir touché à Tony Harrison⁽³⁾, nous nous sommes passionnément plongés dans le théâtre poétique du Saint-Lucien Derek Walcott, prix Nobel, avec *Marie Laveau*, comédie musicale inédite, que nous avons produite, avec la permission de l'auteur, ainsi qu'une partie de *The Haitian Earth*. Nous avons choisi de faire « passer » les textes, non seulement d'une langue et d'une culture à l'autre, mais aussi d'un médium à l'autre : sur la scène, en voix, en musique, en danse, en film dialoguant avec des acteurs et un orchestre lors de *Marie Laveau*. Forts d'une nouvelle spécificité caribéenne, ou plus largement postcoloniale, nous avons invité et reçu le poète angelino Kamau Daáood, qui s'est produit sur plusieurs scènes et dont le texte français a été ainsi diffusé pour des publics divers, bordelais, marseillais, parisien. Nous sommes revenus à Olive Senior que nous avons invitée deux mois en résidence grâce à ECLA⁽⁴⁾ et qui a traduit avec nous quelques-uns de ses poèmes ; avant d'embrayer avec une autre poète jamaïcaine, Lorna Goodison, non sans quelques diversions avec le Nigérian Uwem Akpan, la Californienne Wanda Coleman, ou l'Américain de Cincinnati Don Bogen, professeur invité, qui a collaboré efficacement à la traduction d'une douzaine de ses poèmes lors de son séjour, au cours duquel ils ont été lus devant un auditoire. Notre activité traductive a donné lieu à des publications, mais aussi à des tables rondes, communications ou journées d'étude.

Le collectif reflète la pluralité des cultures et des statuts des traducteurs : certains sont professionnels en même temps qu'universitaires, ou bien ni l'un ni l'autre, des anglicistes issus de l'enseignement secondaire, ou titulaires d'un master, d'un doctorat ou d'un concours, mastérisants, ou encore de simples amoureux de l'anglais et de la poésie. Les étudiants du Master 2 Pro Métiers de la traduction se sont montrés coopératifs, stimulants et à la hauteur de ce travail collaboratif, où les intéressait la participation de l'auteur. La présence de collègues ou lecteurs anglophones est très bienvenue, ainsi que celle de ressortissants de l'archipel caribéen : Martinique, Sainte-Lucie, Trinidad, Saint-Martin. Pour Daáood, nous avions à la fois un collègue californien et des connaisseurs de la musique de jazz, sans compter une collègue proche du poète, qui l'avait interviewé et filmé chez lui et l'appelait au téléphone car la langue comme les référents, et même le découpage syntagmatique posaient des énigmes. Olive Senior, quant à elle, répondait rapidement aux courriels avec une grande précision, avant de venir nous prêter main-forte en personne pour quelques poèmes, dont certains inédits. Elle a donc participé à cette collaboration.

Nous gardons les diverses couches de la genèse de nos traductions. Souvent, nous avons pensé nous enregistrer en séance pour analyser et exploiter les dialogues, observer les étapes. Mais nous nous réunissons à un rythme hebdomadaire, lors de séances d'une durée moyenne de trois heures, et l'ample perspective de cet archivage et de cette analyse nous a sans doute freinés. Cependant la réflexion sur notre activité traductive, liée à la spécificité de chaque auteur,

(3) Après nous avoir initiés à l'œuvre de cet auteur, Cécile Marshall a poursuivi seule et achevé la traduction de l'ouvrage de Tony Harrison, *Cracheur de feu*, Paris, Arfuyen, 2011.

(4) Écrit Cinéma Livre Audiovisuel région Aquitaine.



nous a conduits à faire un retour sur cette élaboration, qui se déroule en plusieurs temps : d'abord le premier jet d'un-e traducteur-trice qui a choisi le poème pour ses affinités avec lui, qu'il ait été signalé dans un recueil ou non. Plusieurs ébauches peuvent émaner simultanément et plus ou moins spontanément de divers lieux et nous évitons de souligner la provenance de ces propositions, mises en commun par la voie de la messagerie avant la séance. On peut arriver en les ayant déjà lues et annotées. Il arrive que, faute de pouvoir venir, un-e traducteur-trice envoie ses remarques, ou sa version commentée. Un-e anglophone de préférence lit le poème à haute voix. Puis la ou les propositions sont lues (pas nécessairement par leur auteur), et confrontées : c'est sur cette trame que se crée alors le re-tissage du texte. Un poème un peu long peut tenir plusieurs séances.

Il n'est plus question d'égo, d'auteur, le texte français est réapproprié par toutes et tous, et lorsqu'il acquiert l'assentiment de chacun-e, il est adopté comme traduction du collectif Passages, cette nouvelle version faisant souvent la joie du premier scripteur, présent ou non lors des métamorphoses du texte. Il arrive que des « repentirs », des regrets invitent à revenir sur nos pas. Mais nous évitons qu'un participant absent à sa genèse fasse reprendre une traduction, car les cheminements d'élaboration s'avèrent répétitifs et régressifs et ne font pas avancer le processus de façon positive. En ce sens, la collaboration avec des collègues mutés à l'étranger s'est montrée délicate, voire stérile. Lors de ces séances peut survenir l'inspiration, parfois fortuite, ce que le grec nomme le *kefi* pour des danses qui se déploient en cercle commun, mais laissent émerger un danseur singulier, encouragé par le groupe. Plus souvent toutefois, c'est une balle qui ricoche, se renvoie, circule, le mot se cherche, fait surgir des analogies, des images, des gloses, et de mot en mot, le terme approprié survient. Notre traduction de textes jamaïcains écrits partiellement en *jamaica talk* nous a conduits à une technique possible dans la francophonie (au contraire de l'italien par exemple, qui ne dispose pas de cette richesse), le recours à une langue créolisée. Notre intervenante martiniquaise-saint-lucienne nous est devenue indispensable et si elle est absente, nous lui réservons certains passages : elle arrive, et le texte s'éclaire, se déploie et se colore, car il n'est pas rare que le créole ait recours à des expressions ou images voisines, sinon identiques dans les deux langues. Moins que l'expression, c'est le registre de langue, le marqueur ethnolectal, et la chaleur dépayssante de l'autre culture qui priment et donnent au texte sa saveur.

Outre un énorme Webster presque intransportable et des dictionnaires spécialisés pour la langue des Caraïbes, internet est un interlocuteur assez fréquent pour tirer au clair des textes empreints d'une culture étrangère familière à une seule minorité. Il faut résister à la tentation de digresser ou de se perdre sur la toile, mais une photo, une vidéo, un bref enregistrement peuvent nous éclairer sur un héros local, un fruit exotique, une musique, une mode datée, voire une marque commerciale. Pour traduire le poème « Star-apple » d'Olive Senior, rien n'a été plus parlant que le fruit, apporté par avion de la Martinique au retour de vacances, contemplé, photographié, découpé pour en révéler la section en forme d'étoile, et finalement dégusté

comme une madeleine des Antilles. Ou bien encore « coir » a revêtu toute sa texture de « paill' coco » quand une participante en a apporté un échantillon échevelé, rugueux au toucher : tous les sens sont en effet convoqués. Rien ne vaut nos interlocuteurs privilégiés et nos propres informateurs. Martha, Martiniquaise, fait office de Pythie : pour une expression, elle doit recréer une ambiance, donner un contexte, peindre un décor, tracer un historique, livrer les nuances, les usages, prodiguer des exemples contrastifs. Un mot peut nous faire voyager par delà les océans, les siècles et civilisations. Traduire en collectif prend du temps, impose des détours, et c'est souvent dans ces bifurcations et détournements que vient la traduction à laquelle adhère le groupe – un peu comme le chineur qui part, ouvert, à la recherche d'il ne sait quoi exactement, si ce n'est la surprise séductrice. Ce cheminement ne se fait pas en un claquement de doigts. Olive Senior nous a décrété en riant qu'il était, tout compte fait, beaucoup plus facile d'écrire des poèmes que de les traduire, activité qui soulevait un nombre de questions insoupçonnées.

Dans tout groupe, certains s'impliquent davantage que d'autres. Les doctorant-es voient des éclipses autour de leur soutenance de thèse ; ou bien encore leur élection à un poste qui les promeut dans une autre université peut les éloigner durablement. L'appellation Passages est en ce sens appropriée, car elle tient compte de ces flux, reflux, ces vagues, du renouvellement héraclitéen des eaux dans lesquelles évolue le collectif. Certains membres marquent de leur



Pommes étoiles

empreinte tel ou tel poème qui avait attiré leur attention par leur résonance avec des préoccupations de recherche (ainsi des poèmes postcoloniaux sur le perroquet d'Olive Senior), ou bien certaines trouvailles dans des répliques de *Marie Laveau* gardent la patte de leur inventeur. Les termes de collaboratif, de collectif ont tout leur sens. Une personnalité peut émerger, plus affirmée qu'une autre, mais le fait que les apports alternent, tournent, assure un équilibre des participations. Celles qui sont d'une durée minimale restent précieuses et valorisées. Personne n'écrase personne : le test du gueuloir est essentiel dans la validation d'un poème dont l'oralité prime, mais aucune voix ne vient forcer la mise aux voix ou en voix. Nous sommes à l'école de la tolérance, de la confiance et du respect mutuels, ce qui crée une atmosphère privilégiée où l'on abandonne ses soucis, met entre parenthèses ses éventuelles ambitions, chacun-e jouissant du même droit de parole. Il est toujours un bonheur de voir sa proposition améliorée par le collectif, transformée, accédant au statut de bon pour publier, pour partager, lire en public. Souvent, l'ambiance est à la fête, car l'hilarité alterne avec la méditation ou la gravité : nos auteurs nous y invitent d'ailleurs. Tout naturellement, nous aimons partager un verre, un repas, comme une prolongation de cette « communion », pour reprendre un terme de Jakobson, qui lui adjoint « phatique », du grec *epaphos*, le contact. Ce contact par la voix reste essentiel dans notre activité.

Diriger ce collectif est pour moi un plaisir renouvelé, presque un émerveillement. Des liens d'amitié autant que de collégialité se créent, une générosité s'instaure, qui prolonge tout naturellement le travail commun : certain-e-s nouveaux-elles déplorent de ne pas avoir connu Passages plus tôt. Le collectif a souvent accompagné l'essor et la maturité de certains membres, pour qui il a représenté un passage bénéfique : ils ont pu s'y faire connaître, montrer leur créativité, leur aptitude à travailler en groupe, leur implication dans la communauté ou tout simplement leur talent. Leur succès, matérialisé parfois par leur envol, ou leurs publications singulières en dehors du groupe, ajoute à l'aura du collectif, attentif à l'épanouissement des siens.

Lhorine François, maître de conférences à l'Université Bordeaux Montaigne :

Lorsque l'on traduit à plusieurs, deux forces s'exercent en tension. D'un côté, celle du foisonnement des possibles qui est le propre de la littérarité⁽⁵⁾. Elle est elle-même double puisqu'il y a tout d'abord le foisonnement de l'interprétation du texte original, surtout en poésie, auquel se superposent comme autant de démultiplicateurs les diverses possibilités de traduction pour chacune de ces lectures. Et d'autre part la nécessité d'une force de compression qui advient lorsque les traducteurs parviennent à condenser en un texte unique toutes les pistes explorées collectivement. Néanmoins, il arrive parfois qu'ils doivent se résoudre à refermer l'éventail des

(5) « Les termes "littérarité", "littéralité" et "poéticité" (Jakobson) sont souvent utilisés comme synonymes ; certains auteurs opposent la "littérarité" à la "linguisticité" ; on peut également trouver "littéraricité", "littératurité" et "littérariété". » « Quelques notes sur le concept de littérarité », Dominique Gabet, Universidad de La Palmas de Gran Canaria, note 2, <http://www.dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/1217580.pdf>

possibles à un angle plus étroit de lecture, mais il leur faut toujours veiller à ne surtout pas adopter un terne compromis qui sacrifierait le chatolement des diverses perspectives envisagées.

En effet, un traducteur seul, bien qu'il cherche à retranscrire au mieux la tonalité du texte, laissera toujours filtrer dans sa traduction un style d'écriture qui lui est propre. Il pourra même dans certains cas imprégner le texte de l'autre auteur de sa touche personnelle. En revanche, l'empreinte laissée par un collectif de traducteurs sera nécessairement moins constante ou moins homogène, plus diffuse. Je ne suggère nullement par cela que le collectif saura moins bien s'approprier un texte qu'un auteur seul, simplement que la manière dont il travaille cette matière première sera moins uniformément marquée par une signature, d'autant que ce pétrissage sera multiple et répété. C'est d'ailleurs également pour cette raison que le collectif fera ressortir du texte, lors de la phase initiale de lecture, des interprétations et des saveurs plus diverses qu'un seul traducteur ne saurait le faire.

On l'aura compris, la richesse du collectif peut également devenir sa faiblesse car si chacun des membres, comme c'est le cas dans le collectif Passages, se délecte des discussions passionnantes qui jaillissent de la lecture de chaque texte ainsi que de sa reformulation en français, s'il accueille toujours avec bienveillance et respect les propositions et remarques des autres membres, l'esprit de conciliation qui anime les séances ne doit pas laisser imposer des solutions trop policées qui viendraient araser les reliefs et les aspérités du texte de départ.

Néanmoins ce risque reste relativement limité, car lorsqu'un groupe partage le plaisir des mots, il ne se contente pas d'un pis-aller et refuse qu'un texte, dont il se délecte dans la langue d'origine, soit réduit à une expression qui serait consensuelle mais affadie. Lorsqu'un terrain d'entente ne peut être aisément atteint, ou qu'il paraît par trop insipide, les membres de Passages gardent trace des diverses suggestions émises, ainsi que des critiques dont chacun a fait l'objet. Ils laissent momentanément en suspens ce qui s'avère indécidable et se réservent pour la séance suivante un retour sur le passage problématique. Une semaine ayant passé, le texte s'est décanté dans les esprits, de multiples vocables ou stratégies de mise en mots ont émergé à la lumière et à la réflexion de la discussion précédente. C'est ainsi que surgissent bien souvent de nouvelles possibilités dont les connotations ou la musicalité viennent redonner à la traduction la richesse dont le texte d'origine était empreint et que l'on avait peiné à rendre.

Joachim Zemmour, docteur en traductologie et traducteur professionnel :

Évoquer l'idée d'une traduction collective, c'est peut-être, pour beaucoup de gens (y compris des traducteurs chevronnés), quelque chose d'assez inconcevable. Le cliché du traducteur solitaire, travaillant — comme l'auteur — dans le silence de sa tour d'ivoire, est toujours vivace. S'il n'est pas foncièrement faux, il m'apparaît juste de dire que le métier de traducteur littéraire a quelque peu évolué : aujourd'hui, nous ne tapons plus sur des machines à écrire, nous



sommes connectés au monde extérieur (ne serait-ce que par le biais d'internet), et nous sommes constamment en contact avec divers interlocuteurs de la chaîne du livre (éditeurs, relecteurs, etc.). Si l'acte de traduire est le plus souvent solitaire, le résultat final, c'est-à-dire la traduction publiée, a subi de multiples transformations influencées par des intervenants extérieurs, dans un jeu incessant de relectures-réécritures. Ce qui étonne, en réalité, dans le concept d'une traduction collective, c'est davantage le fait que plusieurs traducteurs (avec leurs sensibilités différentes) puissent s'accommoder entre eux, et s'entendre sur une même lecture d'un texte. Car l'éditeur, le relecteur, ne donnent généralement qu'un avis : il appartient au traducteur, qui signe l'ouvrage et en assume la paternité intellectuelle, de prendre la décision finale sur telle formulation, telle subtilité d'interprétation, liée à sa propre sensibilité. Donc à sa lecture.

Pour travailler au sein d'un collectif, il s'agit donc de mettre de côté son « égo », chose qui me semble facilitée dès lors que le domaine ou le genre que l'on traduit nous est peu familier. L'idée géniale a été de réunir des personnes de différents bords, ayant chacune des compétences diverses et complémentaires, et de les faire s'asseoir autour d'une table pour œuvrer ensemble à un projet collectif, où chacun est l'égal de l'autre : c'est-à-dire à la fois aussi compétent, et aussi néophyte. Ainsi, traduire des textes de la Caraïbe (que je connaissais très peu) dans le cadre du collectif Passages m'a permis de m'ouvrir à une aire linguistique et culturelle nouvelle, dont j'ai pu apprécier l'incroyable richesse, tout en apportant mon humble pierre et mon expérience à l'édifice d'une traduction collective. La complexité des registres de langue utilisés (anglais jamaïcain, créole, hybridations en tous genres) et des références culturelles très marquées m'a contraint à faire confiance aux autres membres du groupe, à me mettre à l'écoute d'autres voix, d'autres sensibilités, ce qui a considérablement enrichi mon expérience de traducteur en me faisant percevoir, plus que jamais auparavant, le pouvoir d'évocation de la littérature, et la diversité des lectures – qu'une traduction véritablement réussie devrait tendre à capturer, à mon sens.

Qu'il me soit permis d'évoquer ici le statut, parfois ingrat, du traducteur littéraire. Si ce métier offre des avantages certains – dont le premier est sans doute la joie de vivre « de sa plume », et le deuxième une grande liberté d'horaires – il n'en demeure pas moins assez peu reconnu. Le traducteur, maillon essentiel de la chaîne du livre, sans qui les grands noms de la littérature étrangère ne nous parviendraient pas, est parfois relégué à des petits caractères sur la quatrième de couverture. En fonction du sérieux de l'éditeur, les délais pour traduire un ouvrage peuvent être assez serrés ; et les tarifs bien en-deçà des compétences requises pour accomplir un tel travail. Or, de par son rattachement à une grande université du Sud-Ouest de la France, de par son implication dans des manifestations publiques (souvent populaires, au sens noble du terme), le groupe Passages permet de mettre en lumière cette activité mystérieuse qu'est « la traduction », en parlant justement du *travail* de la traduction. Cela est très bénéfique.

Enfin, j'aimerais dire à quel point cet atelier – à travers ses membres issus de diverses ethnies, de divers milieux sociaux et professionnels – montre que la traduction est une réconciliation,

un ciment entre les individus. Quand une Noire antillaise parle de sa culture à un Blanc d'origine juive, et que les deux rient ensemble des préjugés des uns et des autres, il y a quelque chose qui se noue là, de l'ordre de l'humanité partagée, de la tolérance. Un passage, oui. Un dé-passage, peut-être. Autour d'une table où l'on traduit de la poésie.



Ces trois voix n'ont pas fini d'apprécier leur voyage en équipée : puissent-elles évoluer dans le sillage enivrant du « passeur d'écumes » qu'entendait être Édouard Glissant, lui qui faisait l'éloge de la traduction comme « l'art du vertige et de la salutaire errance » !

nicole.ollier@u-bordeaux-montaigne.fr

Bibliographie de Passages :

Ouvrages collectifs de Passages (traduction) :

SENIOR Olive, 2014, *Un Pipiri m'a dit / A Little Bird Told Me*, dir. Nicole Ollier, préface d'Olive Senior, Bègles (France), Castor Astral, 256 p.

DAAOOD Kamau, 2012, *Notes d'un griot de Los Angeles / Griot Notes from L. A.*, éd. bilingue, dir. Nicole Ollier et Sophie Rachmuhl, Bègles (France), Le Castor Astral, avec le soutien du CNL.

Autre traduction collective de Passages :

AKPAN Uwem, 2012, « C'est quoi, ce langage ? », traduction de la nouvelle « What Language is That ? », revue de l'École Doctorale Montaigne-Humanités, *Essais*, n° 1, 123-132.

Ouvrage collectif de Passages sur la traduction, avec traductions :

Traduire la Caraïbe : autour d'Olive Senior, 2015, Presses Universitaires de Bordeaux (France), ouvrage collectif, dir. Nicole Ollier, comprenant un article collectif mis en forme par Lhorine François, à paraître en décembre 2015.

Tables rondes et articles de Passages :

Table ronde du collectif autour de la traduction de Kamau Daáood, XXXVII^e Congrès de la SFLGC à Bordeaux 3, *Traduction et partages : Que pensons-nous devoir transmettre ?* (27-29 octobre 2011).



« Des voix en partage : la traduction-communion », 2014, *Traduction et partages : Que pensons-nous devoir transmettre ?*, <http://www.vox-poetica.com/sflgc/biblio/index.html>, publication collective.

Table ronde du collectif, « Polyphonie, rythmes et souffle dans les poèmes d'Olive Senior au risque de la traduction collective », journée d'étude de mars 2014 en hommage à Olive Senior sur la traduction de la Caraïbe.

Enregistrements, CD de Passages :

CD, 2009, captation de la comédie musicale *Marie Laveau*, Derek Walcott.

CD, 2010, captation d'une mise en musique et en danse d'Emily Dickinson, traduite par Claire Malroux.

Enregistrement d'une mise en musique et en danse de H. D. (Hilda Doolittle), 2014.

Enregistrement d'une lecture de Don Bogen et ses traductions par le collectif, 2015.

Lhorine François, maître de conférences à l'Université Bordeaux Montaigne, est l'auteur d'une thèse sur les « formations du sujet lyrique dans les écrits d'Elizabeth Bishop », ainsi que de plusieurs articles concernant le même auteur. Elle a rejoint le collectif dès son arrivée, avec Kamau Daáood.

Nicole Ollier, professeur de littérature américaine à l'Université Bordeaux Montaigne, s'intéresse à la poésie, au genre, aux minorités ethniques, à la traductologie. Elle a créé le collectif de traduction *Passages* en 2007 et le dirige depuis. Deux anthologies, un ouvrage à paraître et plusieurs publications ont matérialisé cette activité collective, ainsi que plusieurs articles et communications personnels. Elle a produit la comédie *Marie Laveau* de Derek Walcott, traduction de *Passages*, notamment dans le cadre du colloque de la SAES de 2009 à Bordeaux.

Joachim Zemmour, docteur en traductologie de l'Université Bordeaux Montaigne (De la polysyndète anglophone à l'hypotaxe francophone : problèmes de traduction) a été chargé de cours à Bordeaux Montaigne et à la Sorbonne Nouvelle. Il est traducteur professionnel de poésie romantique et de littérature(s) « de l'imaginaire ». Parmi ses traductions : *Poèmes choisis* d'Alfred Tennyson, Alfred Lord Tennyson, éditions du Chasseur Abstrait, 2010 ; *Aile de Corbeau/Serre de Corbeau*, Patricia Briggs, éditions Milady, 2009, 2011 ; « The Death of the Wolf » (poème traduit du français), Alfred de Vigny, *Harvard Review* n° 41 (2011) ; *La Flamme Chantante*, Clark Ashton Smith, éditions Actes Sud, Arles/Paris, 2013 ; *Le Livre du Cygne*, Alexis Wright, Actes Sud – parution de ce roman de fantasy aborigène prévue à l'automne 2015.

